

DE LA RELATION ENTRE "FAMILLE" ET "COMMUNAUTE"

***Un exemple de contribution des sciences
humaines aux débats sur la politique familiale***

Michel GRIGNON*

Depuis le début des années 80, les sciences humaines centrent leur analyse de la politique familiale autour de typologies des structures familiales, retrouvant ainsi les préoccupations des années 50, dernière période de modification importante des comportements familiaux. Il nous a donc paru intéressant de rappeler, par l'intermédiaire d'un texte de 1962, les débats engendrés par ces efforts de typologies et qui portent principalement sur le statut de la cellule familiale au sein de la communauté sociale ou professionnelle plus large.

Les débats les plus visibles autour de la politique familiale portent (ou ont porté) le plus souvent sur l'importance relative des objectifs nataliste et redistributif dans l'allocation des fonds: en bref, à en croire ces débats, la question fondamentale serait de savoir si les cotisations familiales doivent servir à encourager la natalité ou à compenser les charges de famille pour les ménages les plus défavorisés. Il ne s'agit certes pas d'un débat sans enjeu et le caractère récurrent des interrogations autour de la mise sous condition de ressources des allocations familiales le montre aisément. Cependant, la politique familiale semble être aujourd'hui confrontée à d'autres questions, dans sa gestion quotidienne, que ce débat entre redistributions verticale et horizontale n'aborde pas. En fait, les deux thèses en présence se fondent sur un postulat commun d'existence d'une définition stable, unique et précise de la famille, qui coïnciderait peu ou prou avec le ménage.

Evolutions de la "famille": ses effets politiques...

Sous l'effet de modifications des comportements (cohabitations juvéniles et concubinages, recompositions familiales), de changements des poids relatifs des classes d'âge (vieillesse de la population, allongement des durées de scolarité), enfin de dégradations partielles de l'environnement socio-économique, la "famille" s'est diversifiée, transformée, et ne se confond certainement plus avec le ménage bi-parental à un revenu des années soixante-dix. Dès lors, les questions s'adressant à la politique familiale et aux instances chargées de la gérer portent autant sur le rôle et la définition de la famille que sur la redistribution dont elle doit faire l'objet:

* Cnaf - Bureau des Prévisions.

depuis la réforme de 1977 se pose le problème de la participation du F.n.p.f. (Fonds national des prestations familiales) à une politique du logement autrefois prise en charge par les aides à la pierre. Les divers aménagements techniques n'ont jamais résolu pleinement la question de la part légitime de soutien du logement (donc du maintien de l'environnement urbain) que devait assumer la politique familiale, mais tous s'accordent à attribuer à cette dernière un rôle dans l'entretien et l'amélioration d'un cadre de vie qui aille au delà de la simple compensation des charges de logement pour une famille. Plus récemment, s'est posé le problème de l'âge limite d'appartenance à la famille pour les enfants : augmenté tout d'abord pour les chômeurs de 17 à 18 ans, il est au contraire diminué en 1991 pour les étudiants habitant seuls, les dispositions en APL (aide personnalisée au logement) et ALS (allocation de logement sociale) considérant un étudiant de moins de 20 ans comme un allocataire à part entière, ce qui ne saurait manquer de poser le problème de la prise en compte de cet enfant pour le calcul des prestations familiales du ménage dans lequel vivent ses parents.

En fait, tout donne à penser que le débat sur le caractère redistributif des aides à la famille est aujourd'hui supplanté par un débat transversal sur le statut de la famille dans la politique familiale: en est-elle un sujet ou un objet? Dans le premier cas, on lui suppose une définition claire et stable, et elle s'apparente aux ménages sur lesquels il est possible de mesurer telle ou telle redistribution. Dans le second cas, on admet qu'elle puisse prendre plusieurs formes, voire même obéir à des structures différentes, et on cherche à adapter la politique de la famille de façon à obtenir le meilleur rendement (en termes d'intégration sociale des individus) de ces différents segments sociaux.

(1) Klapisch-Zuber (C.), Segalen (M.), Zonabend (F.), *Histoire de la Famille*, sous la direction d'André Burguière, éd. Armand Colin, 4 volumes, 1986.

(2) *La famille, l'état des savoirs*, sous la direction de Singly (F. de), Commaille (J.), Kaluszynski (M.), Kaufmann (J.C.) et autres, La Découverte 1991, 447 p.

(3) "Les sociologues les plus proches de l'histoire ou du droit sont également critiques vis-à-vis d'un objet théorique nommé "famille". Ils préfèrent la notion de vie privée..."

prédominaient les travaux à caractère démographique et économique, émanant principalement de l'Ined (Institut national d'études démographiques) et de la direction de la Prévision du ministère des Finances, et visant à évaluer le caractère incitatif sur la fécondité, ou réducteur d'inégalités des transferts familiaux, les années plus récentes sont marquées par des travaux historiques ou sociologiques : après une *Histoire de la famille* (1), une sociologie de la famille est aujourd'hui éditée *La famille, l'état des savoirs* (2), réunissant des contributions de sociologues, d'historiens, de démographes et de psychanalystes. Typiquement, on est donc passé d'approches considérant la famille comme un agent au sens économique du terme, c'est-à-dire comme une entité plus ou moins interchangeable avec ses voisines et ne se différenciant qu'à la marge par des goûts impondérables, à des tentatives plus classificatoires de description des différents types d'entités familiales et de leurs différentes structures de comportement.

Ces tentatives ne semblent pas aujourd'hui agitées de débats aussi constitués que ceux ayant traversés les approches démographiques dans les années 1970-1985. Néanmoins, une remarque de François de Singly en conclusion de l'ouvrage qu'il a édité (opus cité) fait référence à une ligne de partage, au sein de ces approches socio-historiques, entre deux attitudes opposées vis-à-vis de ces structures de comportement de la famille (3). Pour les uns, qui semblent aujourd'hui les plus nombreux, la structure familiale serait en quelque sorte un donné qui n'aurait pas à être expliqué, alors que d'autres voient dans les comportements familiaux la résultante d'une interaction entre structure de la famille et environnement direct (ou structure des communautés dans lesquelles vivent ces familles, ce que les anglophones nomment "neighbourhood" ou "neighborhood").

... et dans les sciences humaines

L'Angleterre précurseur

Si les changements des dix dernières années ont affecté la gestion de la politique familiale, ils ont aussi modifié sensiblement les centres d'intérêt académiques : si, jusqu'en 1985,

S'il est encore peu développé en France à l'heure actuelle, ce débat a déjà fait l'objet de contributions scientifiques nombreuses

dans l'Angleterre des années soixante (au cours d'une période où certains prédisaient l'extinction définitive des différences de structure familiale ou des communautés et la fusion généralisée dans la société uniformisée). Nous voudrions présenter ici un texte, publié originellement en Anglais, du sociologue allemand Norbert Elias, décédé l'an dernier, qui appartient à l'école pour l'instant peu nombreuse en France, pour laquelle la structure familiale ne joue un rôle qu'en interaction avec un milieu, une structure communautaire environnante. Pour comprendre ce texte, il faut savoir qu'il fait l'objet d'une annexe à un ouvrage écrit avec J.L. Scotson à propos d'un "village" ouvrier du nord de l'Angleterre dans les années cinquante, que les auteurs ont nommé Winston Parva. Ce "village" est divisé en trois quartiers, de réputations très variables: un quartier jugé tranquille peuplé de familles des classes moyennes, un autre jugé tout aussi tranquille et peuplé de familles ouvrières, un autre enfin, lui aussi ouvrier, mais jugé dangereux. L'objectif de N. Elias, en étudiant ce "village", était d'exhiber un cas d'espèce dans lequel deux populations

présentant les mêmes caractéristiques socio-professionnelles et les mêmes structures familiales (soit "toutes choses égales par ailleurs") adoptaient des comportements sociaux tout à fait différents selon leur profil communautaire: la population établie de longue date (deux ou trois générations) dans un quartier faisant partie du premier lotissement, déploie une intense activité associative et religieuse, entretient de nombreux pubs sans jamais faire de scandale publiquement révélé, tandis que les ouvriers arrivés récemment (il s'agit pour l'essentiel de transférés venus de parties exposées du territoire pendant la guerre), bien qu'accueillis favorablement au début sont réputés dangereux et peu socialisés par l'opinion villageoise, les institutions religieuses et la police.

Dans cette annexe à son étude, N. Elias utilise les conclusions empiriques recueillies pour prendre position dans le débat académique à propos du rôle des structures familiales, contre les tenants de l'effet en soi de ces structures que sont Peter Wilmott, Michael Young, et Elizabeth Bott.

DE LA RELATION ENTRE "FAMILLE" ET "COMMUNAUTE"

N. Elias, annexe à "The Established and the Outsider"

(Traduction M. Grignon, août 1991)

Parmi les caractéristiques relevées dans le "village" de Winston Parva, certaines sont similaires à celles observées auparavant dans d'autres communautés. Une des études pionnières en la matière a été *Family and Kinship in East London (Famille et parenté dans l'est londonien)* par Michael Young et Peter Willmott, éditée en 1957, et, dans une édition corrigée, dans la collection Pelican (1) en 1962. A ma connaissance, ils ont été les premiers à montrer que "la famille élargie, loin d'avoir disparu, était toujours très vivante au coeur de Londres" (1962, p. 12). A l'encontre d'une tradition, probablement fondée sur l'image de la famille "normale" répandue dans les classes moyennes, qui insiste sur le rôle du père comme figure centrale de la famille, ils ont mis en lumière le fait que dans les familles populaires qu'ils ont étudiées la mère semble être la figure centrale d'un type de familles fréquemment plus grandes et de structure quelque peu différente de ce qui est souvent considéré comme le type "normal" de la famille européenne.

La série d'observations des plus astucieuses collectées par l'étude de Young et Willmott a ouvert de nouveaux horizons. Elle est une étape sur un chemin qui devrait un jour permettre de réviser l'image conventionnelle de la structure et du rôle de la famille "normale", image qui fait par exemple du concept de "famille nucléaire" le coeur et l'essence des familles du monde entier. Il aurait été beaucoup moins facile de repérer des familles "matriarcales" à Winston Parva sans le précédent établi par Young et Willmott dans leur étude des familles de Bethnal Green.

Cependant, la pertinence de la conceptualisation n'est pas tout à fait à la hauteur de la pertinence des observations dans cette étude. Les auteurs semblent éprouver une certaine fierté dans le fait d'avoir seulement "observé" sans avoir eu recours à une théorie. En fait, leurs observations, comme celles de tout un chacun, ont été guidées par des idées théoriques spécifiques. Ces dernières découlaient sans doute du lieu commun des idées générales. Ils ne les ont pas explicitées ni critiquées. Les auteurs semblent considérer leurs idées théoriques comme allant de soi. Ils ne considèrent pas qu'il leur appartient d'examiner les concepts généraux leur ayant servi à faire des observations à la lumière des observations collectées.

Prenons par exemple le passage suivant que l'on peut considérer comme un résumé de leur plan de travail (2) : "Au terme de cette partie, nous avons examiné successivement le couple marié, puis la famille étendue, le réseau de parenté, enfin certaines des relations entre la famille et le monde extérieur. Nous allons maintenant passer de l'économique au social et examiner si, hors du lieu de travail, les individus de cette communauté locale qui ne sont liés ni par le mariage ni par le sang le sont d'une autre manière."

Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur le choix d'expressions comme "l'économique" ou "le social". Elles sont significatives du genre de classifications que les auteurs ont en tête. La procédure telle qu'elle est décrite dans cette citation est révélatrice. Elle suggère qu'il existe une gradation depuis le couple ou la famille, qui apparaît comme le centre de l'univers social, vers "le monde extérieur" qui serait comme une coquille. Il s'agit d'une grille théorique centrée sur la famille, quoique conçue de manière vague, qui n'est pas sans rappeler

les conceptions égocentriques primitives du monde selon lesquelles la terre était le noyau et les cieux la coquille extérieure.

Il n'est pas rare de rencontrer cette conception centrée sur la famille dans la littérature sociologique contemporaine. Parce qu'on restreint son attention sur le choix de données à propos de "la famille", la structure des familles apparaît clairement alors que les autres aspects des sociétés sont sommairement conçus comme le monde "extérieur" à la famille et restent plutôt dans l'ombre. Young et Willmott n'ont pas été trop gênés dans leurs observations par leur image familialo-centriste de la société. Ils ont considéré comme allant de soi que les familles avaient leur propre structure indépendante. Mais ils n'ont pas particulièrement tenté d'examiner cette proposition générale. Cela ne les a pas non plus empêché de noter qu'il existait une relation entre la structure de la famille et la structure de la communauté. Cependant, comme ils ne se sont pas penchés sur la nature de cette relation, ils ont eu quelques difficultés à exprimer leurs observations à ce sujet :

"Comme la structure familiale embrasse beaucoup de domaines à Bethnal Green, on pourrait s'attendre à ce qu'elle embrasse tout. L'attachement pour les parents fonctionnerait au détriment de l'attachement pour les autres. Mais en pratique, les choses ne semblent pas se passer ainsi. Loin d'empêcher les liens avec les étrangers, la famille agit comme un moyen important de les promouvoir..."

La fonction de la parentèle ne peut être comprise que si on réalise que la résidence de longue durée est habituelle. Cinquante trois pour cent des personnes de l'échantillon général sont nées à Bethnal Green."

Ainsi, dans ce cas comme à Winston Parva, un certain type de structure familiale, centrée sur la mère et reliant deux ou trois générations d'apparentés dans son réseau, est associé à un certain type de structure communautaire ; ces deux structures se développent dans le cadre d'une communauté ouvrière déjà ancienne. Peut-être que les femmes de Bethnal Green travaillent aussi à l'extérieur.

Mais, à ma connaissance, Young et Willmott ne se sont intéressés qu'à la marge à la structure de la communauté. Leur attention était polarisée sur les types de familles.

Les difficultés engendrées par cette approche apparaissent plus nettement dans *Family and Social Network (Famille et réseau social)* d'Elizabeth Bott (3). Les deux passages suivants devraient suffire à localiser le problème :

"Il est impossible, en se fondant sur les seules familles étudiées dans la recherche, d'analyser le champ des forces qui s'exercent sur leur réseau. Si on veut étudier ces facteurs, il est nécessaire d'aller au delà des données de terrain pour se tourner vers l'état des connaissances générales sur les sociétés industrielles urbanisées..."

"Dans la littérature en sociologie de la famille, on trouve de nombreuses références à 'la famille dans la communauté', ce qui implique que la communauté est un groupe organisé dans lequel est contenue la famille. Nos données semblent montrer que cette manière de voir est trompeuse. Bien sûr, chaque famille doit vivre dans une manière de localité, mais peu de localités urbaines peuvent être tenues pour des communautés au sens de groupes sociaux cohésifs. L'environnement social immédiat des familles urbaines n'est pas la localité dans laquelle elles vivent mais bien plutôt le réseau des relations sociales réelles qu'elles entretiennent, qu'il soit ou non restreint aux frontières de la localité."

On peut voir dans ces passages la tendance forte de l'auteur, non seulement à "observer" des familles, mais aussi à se pencher sur le problème général des liens entre famille et communauté. Mais ses réflexions sont

essentiellement des raisonnements fondés sur des croyances axiomatiques communes à beaucoup d'études sociologiques de la famille, particulièrement la croyance que "la famille" a une structure propre, qui est un donné plus ou moins indépendant du monde environnant. Cette croyance persiste, comme on peut le voir, en dépit de toutes les preuves du fait que "la famille" change quand la société en général change, en raison par exemple de l'urbanisation et de l'industrialisation.

La ligne de pensée qui transparait dans ces passages est assez représentative du cercle vicieux de la pensée qui survient souvent si on accepte des techniques d'investigation spécifiques comme allant de soi, et si on autorise l'idée qu'on se fait d'un phénomène à analyser à dépendre des résultats de cette technique, sans tenir compte de ses limites. E. Bott affirme tout d'abord que les techniques de collecte de données utilisées dans son étude n'autorisent des conclusions valables que pour des familles spécifiques; elles empêchent de tenir compte des facteurs extérieurs aux "familles étudiées dans la recherche" qui ont une influence sur leur structure. Il s'agit là d'une mise en lumière tout à fait légitime des limites des méthodes utilisées et des parties du tissu social que l'on peut analyser par ces méthodes. Mais, à partir de cette mise en lumière des limitations, l'auteur poursuit en affirmant que seul ce que sa recherche a mis à jour a une structure stable et que les groupes plus larges, les communautés au sein desquelles vivent les familles, n'ont pas de structure identifiable. Il s'agit d'un exemple d'une erreur commune dans les études sociales : les aspects de la société qui peuvent être analysés à l'aide des techniques conventionnelles d'une période donnée et dont la structure peut, par conséquent, être identifiée à un degré plus ou moins grand sont considérés comme les aspects fondamentaux de la société. Les autres aspects de la société, qui ne peuvent être analysés avec certitude au moyen des techniques existantes, sont considérés, de façon implicite, comme manquant de toute organisation stable ou de toute structure.

Assez souvent les premiers aspects sont tenus pour les déterminants effectifs des événements sociaux alors que les autres, vus comme sans structure stable, sont décrits comme plus ou moins passivement déterminés par eux. Parce que les données collectées par E. Bott ont fait apparaître que seule la famille avait une structure stable, et pas la communauté, l'auteur suppose implicitement qu'on peut négliger la communauté comme facteur expliquant la façon dont les familles se structurent. L'exemple du "village" de Winston Parva a montré qu'il n'était pas si faux que le suggérait E. Bott de concevoir la communauté comme une unité dotée d'une structure spécifique, et qu'il était tout à fait possible d'étudier simultanément la structure familiale et la structure communautaire. En procédant ainsi, on fait apparaître l'interdépendance des deux structures.

Le lien entre structure de la famille et structure de la communauté peut être moins fort dans des zones résidentielles occupées par les classes moyennes que dans des zones ouvrières anciennement constituées. Cependant, bien que dans le premier cas les familles aient beaucoup de relations hors de la zone résidentielle, leur voisinage n'en est pas pour autant instruit.

(1) le Livre de poche anglais (NdT).

(2) M. Young, P. Willmott, op. cit., p. 104.

(3) Elizabeth Bott, *Family and Social Network*, London, 1957, pp. 97-99.